

Abbé G.-Th. Raynal, *Histoire philosophique et politique des établissements et des commerces des Européens dans les Deux Indes*, Genève, 1780

Livre I

XX. Etat de la Chine, selon ses panégyristes.

Arrêtons-nous sur ce peuple, si diversement jugé par les Européens. Au tableau qu'en ont tracé ses panégyristes, opposons celui qui vient de ses détracteurs. Peut-être sortira-t-il de ce contraste quelque lumière propre à rapprocher les opinions.

L'histoire d'une nation si bien policée, disent ses partisans, est proprement l'histoire des hommes: tout le reste de la terre est une image du chaos où étoit la matière avant la formation du monde. C'est par une continuité de destructions que la société s'est essayée à l'ordre, à l'harmonie. Les états & les peuples y sont nés les uns des autres comme les individus; avec cette différence, que dans les familles la nature pourvoit à la mort des uns, à la naissance des autres, par des voies constantes & régulières. Mais dans les états, la société trouble & rompt cette loi par un désordre où l'on voit, tantôt les anciennes monarchies étouffer au berceau les républiques naissantes, & tantôt un peuple informe & sauvage, engloutir dans ses irruptions une foule d'états brisés & démembrés.

La Chine a résisté seule à cette fatalité. Cet empire, borné au Nord par la Tartarie Russe, au Midi par les Indes, à l'Occident par le Thibet, à l'Orient par l'Océan, embrasse presque toute l'extrémité orientale du continent de l'Asie. Son circuit est de plus de dix-huit cens lieues. On lui donne une durée suivie de quatre mille ans, & cette antiquité n'a rien de surprenant. C'est la guerre, le fanatisme, le malheur de notre situation, qu'il faut accuser de la brièveté de notre histoire & de la petitesse de nos nations, qui se sont succédées & détruites avec rapidité. Mais les Chinois, enfermés & garantis de tous côtés par les eaux & les déserts, ont pu, comme l'ancienne Égypte, former un état durable. Dès que leurs côtes & le milieu de leur continent ont été peuplés & cultivés; tout ce qui environnoit ces heureux habitans a dû se réunir à eux comme à un centre d'attraction; & les petites peuplades errantes ou cantonnées, ont dû s'attacher de proche en proche à une nation qui ne parle presque jamais des conquêtes qu'elle a faites, mais des guerres qu'elle a souffertes: plus heureuse d'avoir policé ses vainqueurs, que si elle eût détruit ses ennemis.

Une région si anciennement policée, doit porter par-tout les traces antiques & profondes de l'industrie. Les plaines en ont été unies autant qu'il étoit possible. La plupart n'ont conservé que la pente qu'exigeoit la facilité des arrosements, regardés, avec raison comme un des plus grands moyens de l'agriculture. On n'y voit que peu d'arbres, même utiles, parce que les fruits déroberaient trop de suc aux grains. Comment y trouveroit-on ces jardins remplis de fleurs, de gazons, de bosquets, de jets-d'eau, dont la vue, propre à réjouir des spectateurs oisifs, semble interdite au

peuple & cachée à ses yeux, comme si l'on craignoit de lui montrer un larcin fait à sa subsistance? La terre n'y est pas surchargée de ces parcs, de ces forêts immenses qui fournissent moins de bois aux besoins de l'homme, qu'ils ne détruisent de guérets & de moissons en faveur des bêtes qu'on y enferme pour le plaisir des grands & le désespoir du laboureur. A la Chine, le charme des maisons de campagne se réduit à une situation heureuse; à des cultures agréablement diversifiées; à des arbres irrégulièrement plantés; à quelques monceaux d'une pierre poreuse, qu'on prendroit de loin pour des rochers ou pour des montagnes.

Les côteaux sont généralement coupés en terrasses, soutenues par des murailles sèches. On y reçoit les pluies & les sources dans des réservoirs pratiqués avec intelligence. Souvent même les canaux & les rivières qui baignent le pied d'une colline, en arrosent la cime & la pente, par un effet de cette industrie qui, simplifiant & multipliant les machines, a diminué le travail des bras, & fait avec deux hommes ce que mille ne savent point faire ailleurs. Ces hauteurs donnent ordinairement par an trois récoltes. A une espèce de radis qui fournit de l'huile, succède le coton, qui, lui-même, est remplacé par des patates. Cet ordre de culture n'est pas invariable, mais il est commun.

On voit sur la plupart des montagnes, qui refusent de la nourriture aux hommes, des arbres nécessaires pour la charpente des édifices, pour la construction des vaisseaux. Plusieurs renferment des mines de fer, d'étain, de cuivre, proportionnées aux besoins de l'empire. Celles d'or ont été abandonnées; soit qu'elles ne se soient pas trouvées assez abondantes pour payer les travaux qu'elles exigeoient; soit que les parties que les torrens en détachent, aient été jugées suffisantes pour tous les échanges.

La mer qui change de bords comme les rivières de lit, mais dans des espaces de tems proportionnés aux masses d'eau; la mer qui fait un pas en dix siècles, mais dont chaque pas fait cent révolutions sur le globe, couvroit autrefois les sables qui forment aujourd'hui le Nankin & le Tche-Kiang. Ce sont les plus belles provinces de l'empire. Les Chinois ont repoussé, contenu, maîtrisé l'Océan, comme les Égyptiens domptèrent le Nil. Ils ont rejoint au Continent des terres que les eaux en avoient séparées. Ces peuples opposent à l'action de l'Univers, la réaction de l'industrie; & tandis que les nations les plus célèbres ont secondé, par la fureur des conquêtes, les mains dévorantes du tems dans la dévastation du globe, ils combattent & retardent les progrès successifs de la destruction universelle, par des efforts qui paroîtroient surnaturels, s'ils n'étoient continuels & sensibles.

A la culture de la terre, cette nation ajoute, pour ainsi dire, la culture des eaux. Du sein des rivières, qui, communiquant entre elles par des canaux, coulent le long de la plupart des villes, on voit s'élever des cités flottantes, formées du concours d'une infinité de bateaux remplis d'un peuple qui ne vit que sur les eaux, & ne s'occupe que de la pêche. L'Océan, lui-même, est couvert & sillonné de milliers de barques, dont les mâts ressemblent de loin à des forêts mouvantes. Anson reproche aux pêcheurs, établis sur ces bâtimens, de ne s'être pas distraits un moment de leur travail pour

considérer son vaisseau, le plus grand qui jamais eût mouillé dans ces parages. Mais cette insensibilité pour une chose qui paroissoit inutile aux matelots Chinois, quoiqu'elle ne fût pas étrangère à leur profession, prouve peut-être le bonheur d'un peuple qui compte pour tout l'occupation, & la curiosité pour rien.

Les cultures ne sont pas les mêmes dans tout l'empire. Elles varient suivant la nature des terrains & la diversité des climats. Dans les provinces basses & méridionales, on demande à la terre un riz qui est continuellement submergé, qui devient fort gros, & qu'on récolte deux fois chaque année. Sur les lieux élevés & secs de l'intérieur du pays, le sol produit un riz qui a moins de volume, moins de goût, moins de substance, & qui ne récompense qu'une fois l'an les travaux du laboureur. Au Nord, on trouve tous les grains qui nourrissent les peuples de l'Europe: ils y sont aussi abondans & d'aussi bonne qualité que dans nos plus fertiles contrées. D'une extrémité de la Chine à l'autre, l'on voit une grande abondance de légumes. Cependant ils sont plus multipliés au Sud, où, avec le poisson, ils tiennent lieu au peuple de la viande, dont l'usage est général dans d'autres provinces. Mais, ce qu'on connoît, ce qu'on pratique universellement, c'est l'amélioration des terres. Tout engrais est conservé, tout engrais est mis à profit avec la vigilance la plus éclairée; & ce qui sort de la terre féconde y rentre pour la féconder encore. Ce grand système de la nature, qui se reproduit de ses débris, est mieux entendu, mieux suivi à la Chine que dans tous les autres pays du monde.

La première source de l'économie rurale des Chinois, est le caractère de la nation la plus laborieuse que l'on connoisse, & l'une de celles dont la constitution physique exige le moins de repos. Tous les jours de l'année sont pour elle des jours de travail, excepté le premier, destiné aux visites réciproques des familles, & le dernier, consacré à la mémoire des ancêtres. L'un est un devoir de société, l'autre un culte domestique. Chez ce peuple de sages, tout ce qui lie & civilise les hommes est religion, & la religion elle-même n'est que la pratique des vertus sociales. C'est un peuple mûr & raisonnable, qui n'a besoin que du frein des loix civiles pour être juste. Le culte intérieur est l'amour de ses pères, vivans ou morts; le culte public est l'amour du travail; & le travail le plus religieusement honoré, c'est l'agriculture.

On y révère la générosité de deux empereurs, qui, préférant l'état à leur famille, écartèrent leurs propres enfans du trône pour y faire asseoir des hommes tirés de la charrue. On y vénère la mémoire de ces laboureurs qui jettèrent les germes du bonheur & de la stabilité de l'empire, dans le sein fertile de la terre; source intarissable de la reproduction des moissons, & de la multiplication des hommes.

A l'exemple de ces rois agricoles, tous les empereurs de la Chine le sont devenus par état. Une de leurs fonctions publiques, est d'ouvrir la terre au printemps, avec un appareil de fête & de magnificence qui attire, des environs de la capitale, tous les cultivateurs. Ils courent en foule, pour être témoins de l'honneur solennel que le prince rend au premier de tous les arts. Ce n'est plus, comme dans les fables de la Grèce, un Dieu qui garde les troupeaux d'un roi: c'est le père des peuples, qui, la main appesantie sur le soc, montre à ses enfans les véritables trésors de l'état. Bientôt

après il revient au champ qu'il a labouré lui-même, y jeter les semences que la terre demande. L'exemple du prince est suivi dans toutes les provinces; & dans la même saison, les vice-rois y répètent les mêmes cérémonies en présence d'une multitude de laboureurs. Les Européens qui ont été témoins de ces solemnités à Canton, ne peuvent en parler sans attendrissement. Ils nous font regretter que cette fête politique, dont le but est d'encourager au travail, ne soit pas substituée dans nos climats à tant de fêtes religieuses, qui semblent inventées par la fainéantise pour la stérilité des campagnes.

Ce n'est pas qu'on doive se persuader que la cour de Pekin se livre sérieusement à des travaux champêtres: les arts de luxe sont trop avancés à la Chine, pour que ces démonstrations ne soient pas une pure cérémonie. Mais la loi qui force le prince à honorer ainsi la profession des laboureurs, doit tourner au profit de l'agriculture. Cet hommage, rendu par le souverain à l'opinion publique, contribue à la perpétuer; & l'influence de l'opinion, est le premier de tous les ressorts du gouvernement.

Cette influence est entretenue à la Chine par les honneurs accordés à tous les laboureurs, qui se distinguent dans la culture des terres. Si quelqu'un d'eux a fait une découverte utile à sa profession, il est appelé à la cour pour éclairer le prince; & l'état le fait voyager dans les provinces, pour former les peuples à sa méthode. Enfin dans un pays où la noblesse n'est pas un souvenir héréditaire, mais une récompense personnelle; dans un pays où l'on ne distingue, ni la noblesse, ni la roture, mais le mérite; plusieurs des magistrats & des hommes élevés aux premières charges de l'empire, sont choisis dans des familles uniquement occupées des travaux de la campagne.

Ces encouragemens qui tiennent aux moeurs, sont encore appuyés par les meilleures institutions politiques. Tout ce qui, de sa nature, ne peut être partagé, comme la mer, les fleuves, les canaux, est en commun; tous en ont la jouissance, personne n'en a la propriété. La navigation, la pêche, la chasse, sont libres. Un citoyen qui possède un champ, acquis ou transmis, ne se le voit pas disputer par les abus tyranniques des loix féodales. Les prêtres même, si hardis par-tout à former des prétentions sur les terres & sur les hommes, n'ont jamais osé le tenter à la Chine. Ils y sont, à la vérité, infiniment trop multipliés, & y jouissent, quoique souvent mendians, de possessions trop vastes: mais du moins ne perçoivent-ils pas sur les travaux des citoyens un odieux tribut. Un peuple éclairé n'auroit pas manqué de voir un fou dans un bonze, qui auroit soutenu que les aumônes qu'il recevoit, étoient une rétribution due à la sainteté de son caractère.

La modicité des impôts achève d'assurer les progrès de l'agriculture. A l'exception des douanes établies dans les ports de mer, on ne connoît que deux tributs dans l'empire. Le premier, qui est personnel, est payé par chaque citoyen, depuis vingt jusqu'à soixante ans dans la proportion de ses facultés. Le second, qui porte sur les productions, se réduit au dixième, au vingtième, au trentième, suivant la qualité du sol. Sans doute quelques empereurs, quelques ministres auront tenté d'étendre, de multiplier les taxes: mais comme c'est une entreprise longue, & qu'il n'y a pas

d'homme qui puisse se flatter de vivre assez pour en voir le succès, on y aura renoncé. Les méchants veulent jouir sans délai, & c'est ce qui les distingue des bons administrateurs. Ceux-ci se contentent de méditer des projets, & de répandre des vérités utiles, sans espérance de les voir eux-mêmes prospérer; mais ils aiment la génération à naître, comme la génération vivante.

La manière de lever les contributions à la Chine, est aussi paternelle que les contributions même. L'unique peine qu'on impose aux contribuables, trop lents à s'acquitter des charges publiques de l'impôt, est qu'on envoie chez eux des vieillards, des infirmes & des pauvres, pour y vivre à leurs dépens, jusqu'à ce qu'ils aient payé leur dette à l'état. C'est la commisération, c'est l'humanité qu'on va solliciter dans le coeur du citoyen, par le spectacle de la misère, par les cris & les pleurs de la faim; & non pas révolter son ame, & soulever son indignation par les recherches & les visites importunes de la finance Européenne, par la violence des saisies, par les menaces d'une soldatesque insolente, qui vient s'établir, à discrétion, dans une maison ouverte aux cent bouches du fisc.

Des mandarins perçoivent en nature la dixme des terres, & en argent la capitation. Les officiers municipaux versent ces produits dans le trésor de l'état, par les mains du receveur de la province. La destination de ce revenu prévient les infidélités dans la perception. On sait qu'une partie de cette redevance est employée à la nourriture du magistrat & du soldat. Le prix de la portion des récoltes qu'on a vendue, ne sort du fisc que pour les besoins publics. Enfin, il en reste dans les magasins pour les tems de disette, où l'on rend au peuple ce qu'il avoit comme prêté dans les tems d'abondance.

Des peuples, qui jouissoient de tant d'avantages, ont dû se multiplier prodigieusement dans une région où les femmes sont extrêmement fécondes; où rien n'est si rare que la débauche; où l'étendue des droits paternels inspire nécessairement la passion d'une postérité nombreuse; où il règne dans les fortunes une égalité que la différence des conditions rend ailleurs impossible; où le genre de vie est généralement simple, peu dispendieux, & tend toujours à la plus austère économie; où les guerres ne sont, ni fréquentes, ni meurtrières; où le célibat est proscrit par les moeurs; où la salubrité du climat repousse les épidémies. Aussi n'y a-t-il pas dans l'Univers de contrée aussi peuplée. Elle l'est même trop, puisque les annales de l'empire attestent qu'il y a peu de mauvaises récoltes qui n'occasionnent des révoltes.

Il ne faut pas chercher ailleurs les causes qui, à la Chine, arrêtent les progrès du despotisme. Ces révolutions fréquentes supposent un peuple assez éclairé pour sentir que le respect qu'il porte au droit de la propriété, que la soumission qu'il accorde aux loix, ne sont que des devoirs du second ordre, subordonnés aux droits imprescriptibles de la nature, qui n'a dû former des sociétés que pour le besoin de tous les hommes qui les composent. Ainsi, lorsque les choses de première nécessité viennent à manquer, les Chinois ne reconnoissent plus une puissance qui ne les nourrit pas. C'est le devoir de conserver les peuples, qui fait le droit des rois. Ni la religion, ni la morale, ne dictent d'autres maximes à la Chine.

L'empereur sait qu'il règne sur une nation qui n'est attachée aux loix qu'autant qu'elles font son bonheur. Il sait que s'il se livroit un moment à cet esprit de tyrannie, ailleurs si commun & si contagieux, des secousses violentes le précipiteroient du trône. Ainsi placé à la tête d'un peuple qui l'observe & qui le juge, il ne s'érige pas en un phantôme religieux, à qui tout est permis. Il ne déchire pas le contrat inviolable qui l'a mis sur le trône. Il est si convaincu que le peuple connoît ses droits & les sait défendre, que, lorsqu'une province murmure contre le mandarin qui la gouverne, il le révoque sans examen, & le livre à un tribunal qui le poursuit, s'il est coupable. Mais ce magistrat fût-il innocent, il ne seroit pas remis en place. C'est un crime en lui d'avoir pu déplaire au peuple. On le traite comme un instituteur ignorant, qui priveroit un père de l'amour que ses enfans lui portoient. Une complaisance, qui entretiendroit ailleurs une fermentation continuelle, & qui y seroit la source d'une infinité d'intrigues, n'a nul inconvénient à la Chine, où les habitans sont naturellement doux & justes, & où le gouvernement est constitué de manière que ses délégués n'ont que rarement des ordres rigoureux à exécuter.

Cette nécessité où est le prince d'être juste, doit le rendre plus sage & plus éclairé. Il est à la Chine, ce qu'on veut faire croire aux autres princes qu'ils sont par-tout, l'idole de la nation. Il semble que les moeurs & les loix y tendent, de concert, à établir cette opinion fondamentale, que la Chine est une famille dont l'empereur est le patriarche. Ce n'est pas comme conquérant, ce n'est pas comme législateur, qu'il a de l'autorité; c'est comme père; c'est en père qu'il est censé gouverner, récompenser & punir. Ce sentiment délicieux lui donne plus de pouvoir que tous les soldats du monde & les artifices des ministres n'en peuvent donner aux despotes des autres nations. On ne sauroit imaginer quel respect, quel amour les Chinois ont pour leur empereur, ou, comme ils le disent, pour le père commun, pour le père universel.

Ce culte public est fondé sur celui qui est établi par l'éducation domestique. A la Chine, un père, une mère conservent une autorité absolue sur leurs enfans, à quelque âge, à quelque dignité que ceux-ci soient parvenus. Le pouvoir paternel & l'amour filial, sont le ressort de cet empire: c'est le soutien des moeurs: c'est le lien qui unit le prince aux sujets, les sujets au prince, & les citoyens entre eux. Le gouvernement des Chinois est revenu, par les degrés de sa perfection, au point d'où tous les autres sont partis, & d'où ils semblent s'éloigner pour jamais, au gouvernement patriarcal, qui est celui de la nature même.

Cependant cette morale sublime, qui perpétue depuis tant de siècles le bonheur de l'empire Chinois, se seroit peut-être insensiblement altérée, si des distinctions chimériques attachées à la naissance, eussent rompu cette égalité primitive, que la nature établit entre les hommes, & qui ne doit céder qu'aux talens & aux vertus. Dans tous nos gouvernemens d'Europe, il est une classe d'hommes, qui apportent, en naissant, une supériorité indépendante de leurs qualités morales. On n'approche de leur berceau qu'avec respect. Dans leur enfance, tout leur annonce qu'ils sont faits pour commander aux autres. Bientôt ils s'accoutument à penser qu'ils sont d'une

espèce particulière; & sûrs d'un état & d'un rang, ils ne cherchent plus à s'en rendre dignes.

Cette institution, à laquelle on a dû tant de ministres médiocres, de magistrats ignorans, & de mauvais généraux; cette institution n'a point lieu à la Chine. Il n'y a point de noblesse héréditaire. La fortune de chaque citoyen commence & finit avec lui. Le fils du premier ministre de l'empire, n'a d'autres avantages, au moment de sa naissance, que ceux qu'il peut avoir reçus de la nature. On anoblit quelquefois les aïeux d'un homme qui a rendu des services importans: mais cette distinction purement personnelle, est enfermée avec lui dans le tombeau; & il ne reste à ses enfans que le souvenir & l'exemple de ses vertus.

Une égalité si parfaite, permet de donner aux Chinois une éducation uniforme, & de leur inspirer des principes semblables. Il n'est pas difficile de persuader à des hommes nés égaux, qu'ils sont tous frères. Il y a tout à gagner pour eux dans cette opinion; il y auroit tout à perdre dans l'opinion contraire. Un Chinois qui voudroit sortir de cette fraternité générale, deviendroit dès-lors un être isolé & malheureux: il seroit étranger au milieu de sa patrie.

A la place de ces distinctions frivoles, que la naissance établit entre les hommes, dans presque tout le reste de l'univers, le mérite personnel en établit de réelles à la Chine. Sous le nom de mandarins lettrés, un corps d'hommes sages & éclairés, se livrent à toutes les études qui peuvent les rendre propres à l'administration publique. Ce sont les talens & les connoissances qui font seules admettre dans ce corps respectable. Les richesses n'y donnent aucun droit. Les mandarins choisissent eux-mêmes ceux qu'ils jugent à propos de s'associer; & ce choix est toujours précédé d'un examen rigoureux. Il y a différentes classes de mandarins, & l'on s'élève des uns aux autres, non point par l'ancienneté, mais par le mérite.

C'est parmi ces mandarins que l'empereur, par un usage aussi ancien que l'empire même, choisit les ministres, les magistrats, les gouverneurs de province; en un mot, tous les administrateurs qui, sous différentes qualités, sont appelés à prendre part au gouvernement. Son choix ne peut guère tomber que sur des sujets capables, éprouvés; & le bonheur des peuples est ordinairement confié à des hommes vraiment dignes de le faire.

Au moyen de cette constitution, il n'y a de dignité héréditaire, que celle de l'empereur: & l'empire même ne passe pas toujours à l'aîné des princes, mais à celui que l'empereur & le conseil suprême des mandarins en jugent le plus digne. Aussi, l'émulation de la gloire & de la vertu règne-t-elle jusque dans la famille impériale. C'est le mérite qui brigue le trône, & c'est par les talens qu'un héritier y parvient. Des empereurs ont mieux aimé chercher des successeurs dans une maison étrangère, que de laisser les rênes du gouvernement en des mains foibles.

Les vice-rois & les magistrats participent à l'amour du peuple, comme à l'autorité du monarque. Le peuple a même une mesure d'indulgence pour les fautes d'administration qui leur échappent, comme il en a pour celles du chef de l'empire. Il n'est pas enclin aux séditions, comme on doit l'être dans nos contrées. On ne voit à

la Chine aucun corps qui puisse former ou conduire des factions. Les mandarins ne tenant point à des familles riches & puissantes, ne reçoivent aucun appui que du trône & de leur sagesse. Ils sont élevés dans une doctrine qui inspire l'humanité, l'amour de l'ordre, la bienfaisance, le respect pour les loix. Ils répandent sans cesse ces sentimens dans le peuple, & lui font aimer chaque loi, parce qu'ils lui en montrent l'esprit & l'utilité. Le prince même ne donne pas un édit, qui ne soit une instruction de morale & de politique. Le peuple s'éclaire nécessairement sur ses intérêts & sur les opérations du gouvernement qui s'y rapportent. Plus éclairé, il doit être plus tranquille.

La superstition qui, par-tout ailleurs, agite les nations, & affermit le despotisme ou renverse les trônes; la superstition est sans pouvoir à la Chine. Les loix l'y tolèrent, mal-à-propos peut-être, mais au moins n'y fait-elle jamais des loix. Pour avoir part au gouvernement, il faut être de la secte des lettrés, qui n'admet aucune superstition. On ne permet pas aux bonzes de fonder sur les dogmes de leurs sectes, les devoirs de la morale, & par conséquent d'en dispenser. S'ils trompent une partie de la nation, ce n'est pas du moins celle dont l'exemple & l'autorité doivent le plus influencer sur le sort de l'état.

Confucius, dont les actions servirent d'exemple, & les paroles de leçon; Confucius, dont la mémoire est également honorée, la doctrine également chérie de toutes les classes & de toutes les sectes: Confucius a fondé la religion nationale de la Chine. Son code n'est que la loi naturelle, qui devrait être la base de toutes les religions de la terre, le fondement de toute société, la règle de tous les gouvernemens. La raison, dit Confucius, est une émanation de la divinité; la loi suprême n'est que l'accord de la nature & de la raison. Toute religion qui contredit ces deux guides de la vie humaine, ne vient point du ciel.

Ce ciel est Dieu: car les Chinois n'ont point de terme pour exprimer Dieu. Mais ce n'est point au ciel visible & matériel que nous adressons des sacrifices, dit l'empereur Chan-Gi, dans un édit de 1710: c'est au Maître du ciel. Ainsi l'athéisme, quoiqu'il ne soit pas rare à la Chine, n'y est point avoué; on n'en fait pas une profession publique. Ce n'est point un signal de secte, ni un objet de persécution. Il y est seulement toléré comme la superstition.

L'empereur, seul pontife de la nation, est aussi juge de la religion; mais comme le culte a été fait pour le gouvernement, & non le gouvernement pour le culte; comme l'un & l'autre ont été formés pour la société, le souverain n'a ni intérêt, ni intention d'employer cette unité de puissance qu'il a dans les mains, à tyranniser le peuple. Si d'un côté les dogmes ou les rites de la hiérarchie ne répriment pas dans le prince l'abus du pouvoir despotique; il est d'un autre côté plus fortement contenu par les mœurs publiques & nationales.

Rien n'est plus difficile que de les changer, parce qu'elles sont inspirées par l'éducation, peut-être la meilleure que l'on connoisse. On ne se presse point d'instruire les enfans avant l'âge de cinq ans. Alors on leur apprend à écrire; & ce sont d'abord des mots, ou des hiéroglyphes, qui leur rappellent des choses sensibles,

dont on tâche en même tems de leur donner des idées justes. Ensuite on remplit leur mémoire de vers sentencieux, qui contiennent des maximes de morale, dont on leur montre l'application. Dans un âge plus avancé, c'est la philosophie de Confucius qu'on leur enseigne. Telle est l'éducation des hommes du peuple. Celle des enfans qui peuvent prétendre aux honneurs, commence de même; mais on y ajoute bientôt d'autres études, qui ont pour objet la conduite de l'homme dans les différens états de la vie.

Les moeurs, à la Chine, sont prescrites par les loix, & maintenues par les manières, que prescrivent aussi les loix. Les Chinois sont le peuple de la terre qui a le plus de préceptes sur les actions les plus ordinaires. Le code de leur politesse est fort long; & les dernières classes des citoyens en sont instruites, & s'y conforment comme les mandarins & la cour.

Les loix de ce code sont instituées, ainsi que toutes les autres, pour perpétuer l'opinion que la Chine n'est qu'une famille, & pour prescrire aux citoyens les égards & les prévenances mutuelles que des frères doivent à des frères. Ces rites, ces manières rappellent continuellement aux moeurs. Elles mettent quelquefois, il est vrai, la cérémonie à la place du sentiment; mais combien souvent ne le font-elles pas revivre! Elles sont une sorte de culte qu'on rend sans cesse à la vertu. Ce culte frappe les yeux des jeunes gens. Il nourrit en eux le respect pour la vertu même; & si, comme tous les cultes, il fait des hypocrites, il entretient aussi un zèle véritable. Il y a des tribunaux érigés pour punir les fautes contre les manières, comme il y en a pour juger des crimes & des vertus. On punit le crime par des peines douces & modérées; on récompense la vertu par des honneurs. Ainsi l'honneur est un des ressorts qui entrent dans le gouvernement de la Chine. Ce n'est pas le ressort principal; il y est plus fort que la crainte, & plus foible que l'amour.

Avec de pareilles institutions, la Chine doit être le pays de la terre où les hommes sont le plus humains. Aussi voit-on l'humanité des Chinois jusque dans ces occasions où la vertu semble n'exiger que de la justice, & la justice que de la rigueur. Les prisonniers sont détenus dans des logemens propres & commodes, où ils sont bien traités jusqu'au moment de leur sentence. Souvent toute la punition d'un homme riche se réduit à l'obligation de nourrir ou de vêtir pendant quelque tems chez lui des vieillards & des orphelins. Nos romans de morale & de politique sont l'histoire des Chinois. Chez eux, on a tellement réglé les actions de l'homme, qu'on n'y a presque pas besoin de ses sentimens: cependant on inspire les uns pour donner du prix aux autres.

L'esprit patriotique, cet esprit sans lequel les états sont des peuplades, & non pas des nations, est plus fort, plus actif à la Chine, qu'il ne l'est peut-être dans aucune république. C'est une chose commune que de voir des Chinois réparer les grands chemins par un travail volontaire, des hommes riches y bâtir des abris pour les voyageurs; d'autres y planter des arbres. Ces actions publiques qui ressentent plutôt l'humanité bienfaisante, que l'ostentation de la générosité, ne sont pas rares à la Chine.

Il y a des tems où elles ont été communes, d'autres tems où elles l'ont été moins; mais la corruption amenoit une révolution, & les mœurs se réparaient. La dernière invasion des Tartares les avoit changées: elles s'épurent à mesure que les princes de cette nation conquérante quittent les superstitions de leur pays, pour adopter l'esprit du peuple conquis, & qu'ils sont instruits par les livres que les Chinois appellent canoniques.

On ne doit pas tarder à voir tout-à-fait revivre le caractère estimable de la nation; cet esprit de fraternité, de famille; ces liens aimables de la société, qui forment dans le peuple la douceur des mœurs & l'attachement inviolable aux loix. Les erreurs & les vices politiques ne sauroient prendre de fortes racines dans un pays où l'on n'élève aux emplois que des hommes de la secte des lettrés, dont l'unique occupation est de s'instruire des principes de la morale & du gouvernement. Tant que les vraies lumières seront recherchées, tant qu'elles conduiront aux honneurs, il y aura dans le peuple de la Chine un fonds de raison & de vertu qu'on ne verra pas dans les autres nations.

Cependant il faut avouer que la plupart des connoissances, fondées sur des théories un peu compliquées, n'y ont pas fait les progrès qu'on devoit naturellement attendre d'une nation ancienne, active, appliquée, qui, depuis très-long-tems, en tenoit le fil. Mais cette énigme n'est pas inexplicable. La langue des Chinois demande une étude longue & pénible, qui occupe des hommes tout entiers durant le cours de leur vie. Les rites, les cérémonies qui font mouvoir cette nation, donnent plus d'exercice à la mémoire qu'au sentiment. Les manières arrêtent les mouvemens de l'ame, en affoiblissent les ressorts. Trop occupé des objets d'utilité, les esprits ne peuvent pas s'élancer dans la carrière de l'imagination. Un respect outré pour l'antiquité, les asservit à tout ce qui est établi. Toutes ces causes réunies ont dû ôter aux Chinois l'esprit d'invention. Il leur faut des siècles pour perfectionner quelque chose; & quand on pense à l'état où se trouvoient chez eux les arts & les sciences il y a trois cens ans, on est convaincu de l'étonnante durée de cet empire.

Peut-être encore faut-il attribuer l'imperfection des lettres & des beaux-arts, chez les Chinois, à la perfection même de la police & du gouvernement. Ce paradoxe est fondé sur la raison. Lorsque chez un peuple la première étude est celle des loix; que la récompense de l'étude est une place dans l'administration, au lieu d'une place d'académie; que l'occupation des lettrés est de veiller à l'observation de la morale, ou à la manutention de la politique: si cette nation est infiniment nombreuse; s'il y faut une vigilance continuelle des savans sur la population & la subsistance; si chacun, outre les devoirs publics dont la connoissance même est une longue science, a des devoirs particuliers, soit de famille ou de profession: chez un tel peuple, les sciences spéculatives & de pur ornement, ne doivent pas s'élever à cette hauteur, à cet éclat où nous les voyons en Europe. Mais les Chinois, toujours écoliers dans nos arts de luxe & de vanité, sont nos maîtres dans la science de bien gouverner. Ils le sont dans l'art de peupler, non dans celui de détruire.

La guerre d'est point à la Chine une science perfectionnée. Une nation, dont toute la vie est réglée comme l'enfance, par des rites, des préceptes, des usages publics & domestiques, doit être naturellement souple, modérée, paisible & pacifique. La raison & la réflexion, qui président à ses leçons & à ses pensées, ne sauroient lui laisser cet enthousiasme qui fait les guerriers & les héros. L'humanité même, dont on remplit son ame tendre & molle, lui fait regarder avec horreur l'effusion du sang, le pillage & le massacre si familiers à tout peuple soldat. Avec cet esprit, est-il étonnant que les Chinois ne soient pas belliqueux? Leur milice est innombrable, mais ignorante & ne sait qu'obéir. Elle manque de tactique encore plus que de courage. Dans les guerres contre les Tartares, les Chinois n'ont pas su combattre; mais ils ont su mourir. L'amour pour leur gouvernement, pour leur patrie & pour leurs loix, doit leur tenir lieu d'esprit guerrier; mais il ne tient pas lieu de bonnes armes & de la science de la guerre. Quand on soumet ses conquérans par les moeurs, on n'a pas besoin de dompter ses ennemis par les armes.

Quel est l'homme assez indifférent au bonheur d'une portion considérable de l'espèce humaine, pour ne pas desirer que l'état de la Chine soit tel que nous venons de l'exposer? Ecoutons cependant ceux qui croient pouvoir en douter.

XXI. Etat de la Chine, selon ses détracteurs.

Pour juger, disent-ils, d'une nation, également fermée aux étrangers qui n'ont pas la liberté d'y entrer, & aux indigènes qui n'ont pas celle d'en sortir, il faut partir de quelques points d'appui, peu solides peut-être, mais reçus pour bons. Ces points d'appui, ce seront les faits même allégués par les admirateurs de la Chine. Nous les avouerons, sans les discuter; & nous nous contenterons d'en tirer les conséquences, qui en découlent nécessairement.

1°. La Chine jouissoit ou étoit affligée d'une population immense, lorsqu'elle fut conquise par les Tartares; & de ce que les loix de cet empire furent adoptées par le vainqueur, on en conclut qu'elles devoient être bien sages.

Cette soumission du Tartare au gouvernement Chinois ne nous paroît pas une preuve de sa bonté. La nature veut que les grandes masses commandent aux petites; & cette loi s'exécute au moral comme au physique. Or, si l'on compare le nombre des conquérans de la Chine au nombre des peuples conquis, on trouvera que pour un Tartare il y avoit cinquante mille Chinois. Un individu peut-il changer les usages, les moeurs, la législation de cinquante mille hommes? & d'ailleurs, comment ces Tartares n'auroient-ils pas adopté les loix de la Chine, bonnes ou mauvaises, n'en ayant point à leur substituer? Ce que cette étrange révolution montre le plus évidemment, c'est la lâcheté de la nation; c'est son indifférence pour ses maîtres, un des principaux caractères de l'esclavage. Passons à la population de la Chine.

2°. L'agriculture a été de tems immémorial en honneur à la Chine. C'est un fait sur lequel il n'y a pas deux sentimens. Or, toute région agricole, qui jouit d'une longue paix; qui n'éprouve point de révolutions sanglantes; qui n'est ni opprimée par

la tyrannie, ni dévastée par des maladies de climat, & où l'on voit le laborieux citoyen ramasser dans la plaine un panier de terre, le porter au sommet des montagnes, en couvrir la pointe nue d'un rocher, & la retenir par de petites palissades, doit abonder en habitans. En effet, ces habitans se livreroient-ils à des travaux insensés, si la plaine où ils ont ramassé la poignée de terre étoit inculte, déserte & abandonnée au premier qui voudroit l'occuper? S'il leur étoit libre de s'étendre dans les campagnes, resteroient-ils entassés aux environs des villes? La Chine & toute la Chine est donc très-peuplée.

Le pays est coupé par un grand nombre de canaux. Ces canaux seroient superflus, s'ils n'établissoient pas une communication nécessaire & fréquente d'un lieu à un autre lieu. Qu'annoncent-ils, sinon un grand mouvement intérieur, & conséquemment une population très-considérable?

Toute contrée agricole, où les disettes sont fréquentes, où ces disettes soulèvent des milliers d'hommes; où dans ces soulèvemens il se commet plus de forfaits, plus de meurtres, plus d'incendies, plus de pillage qu'il ne s'en commettrait dans l'irruption d'une horde de sauvages, & où, le tems de la disette & de la révolte passé, l'administration ne recherche pas le coupable, renferme certainement plus d'habitans qu'elle n'en peut nourrir. Ne seroit-ce pas le plus absurde des peuples que le Chinois, si le défaut accidentel des subsistances provenoit de sa négligence, soit à cultiver ses terres, soit à pourvoir à ses approvisionnemens? Mais la Chine, pays immense, contrée fertile, si bien cultivée, si merveilleusement administrée, n'en est pas moins exposée à cette sorte de calamité. Il faut donc qu'il y ait dix fois, vingt fois plus d'habitans que d'arpens de terre.

Tout pays où l'on foule aux pieds un sentiment si naturel qu'il est commun à l'homme & à la brute, la tendresse des pères & des mères pour leurs petits, & où l'on se résout à les tuer, à les étouffer, à les exposer, sans que la vindicte publique d'y oppose, a trop d'habitans, ou est habité par une race d'hommes, comme il n'y en a aucune autre sur la surface du globe. Or, c'est ce qui se passe à la Chine; & nier ce fait ou l'affoiblir, ce seroit jeter de l'incertitude sur tous les autres.

Mais un dernier phénomène qui achève de confirmer l'excessive population de la Chine, c'est le peu de progrès des sciences & des arts, depuis l'époque très-éloignée qu'on les y cultive. Les recherches s'y sont arrêtées au point où, cessant d'être utiles, elles commencent à devenir curieuses. Il y a plus de profit à faire à l'invention du plus petit art pratique, qu'à la plus sublime découverte qui ne montreroit que du génie. On fait plus de cas de celui qui sait tirer parti des recoupes de la gaze, que de celui qui résoudroit le problème des trois corps. C'est-là sur-tout que se fait la question qu'on n'entend que trop souvent parmi nous: *A quoi cela sert-il?* Je demande si ce repos, contraire au penchant naturel de l'homme, qui veut toujours voir au-delà de ce qu'il a vu, peut s'expliquer autrement que par une population qui interdit l'oisiveté, l'esprit de méditation, & qui tient la nation soucieuse, continuellement occupée de ses besoins. La Chine est donc la contrée de la terre la plus peuplée.

Cela supposé, ne s'ensuit-il pas qu'elle est la plus corrompue? L'expérience générale ne nous apprend-elle pas que les vices des sociétés sont en proportion du nombre des individus qui la composent? Et que me repliqueroit-on si j'assurois que les moeurs Chinoises doivent être, dans toute l'étendue de l'empire, plus mauvaises encore que dans nos plus superbes cités, où l'honneur, sentiment étranger au Chinois, donne de l'éclat aux vertus & tempère les vices?

Ne puis-je pas demander quel est & quel doit être le caractère d'un peuple où l'on voit, dans des occasions assez fréquentes, une province fondre sur une autre province, & en égorger impitoyablement, impunément les habitans? Si ce peuple peut avoir des moeurs bien douces? Si une nation où les loix ne préviennent ni ne punissent l'exposition ou le meurtre des nouveaux-nés, est civilisée ou barbare? Si le sentiment de l'humanité, la bienfaisance, la commisération y subsistent dans un degré bien éminent? & si un peuple, que les circonstances les plus extraordinaires invitoient à fonder des colonies, est bien sage, lorsqu'il n'imagine pas ou qu'il dédaigne un remède aussi simple, aussi sûr, à des malheurs effroyables & toujours renaissans?

Il est difficile jusqu'ici de faire grand cas de la prudence chinoise. Voyons si l'examen de la constitution de l'empire, de la conduite du souverain & de ses ministres, de la science des lettrés & des moeurs du peuple, ne nous en donneront pas une idée plus sublime.

3°. Un auteur grave, qui n'est pas dans la foule des admirateurs de la sagesse chinoise, dit expressément que *le bâton est le souverain de la Chine*. Sur ce mot plaisant & profond, on aura, je crois, quelque peine à se persuader qu'une nation, où l'homme est traité comme on traite ailleurs les animaux, ait quelque chose des moeurs ombrageuses & délicates de notre Europe, où un mot injurieux se lave dans le sang, où la menace du geste se venge par la mort. Le Chinois doit être pacifique & benin. Tant mieux, ajouteront nos antagonistes.

Cependant, c'est comme père de ses sujets que le prince à la Chine est considéré, obéi, respecté..... Et nous ajouterons à notre tour: tant pis. Cela me garantit bien l'humble soumission des enfans; mais non la bonté du père. Veut-on précipiter un peuple dans une abjection dont il ne se relèvera jamais? On n'a qu'à consacrer le titre de despote par celui de père. Par-tout les enfans qui osent lever la main sur leurs parens, sont des monstres rares; &, malgré l'autorité des loix qui limitent l'autorité paternelle, les parens qui maltraitent leurs enfans ne sont malheureusement par-tout que des monstres trop communs. L'enfant ne demande point à son père compte de sa conduite; & la liberté, sans cesse en péril, si le chef est à l'abri de toute poursuite par sa qualité infiniment respectable de père, sera nulle sous un despote qui imposera un silence absolu sur son administration.

Nous nous trompons peut-être; mais les Chinois nous semblent courbés sous le joug d'une double tyrannie, de la tyrannie paternelle dans la famille, de la tyrannie civile dans l'Empire. D'où nous oserions conclure qu'ils doivent être les plus doux, les plus insinuans, les plus respectueux, les plus timides, les plus vils & les moins

dangereux des esclaves; à moins qu'il ne se soit fait, en leur faveur, une exception à l'expérience de tous les peuples & de tous les siècles. Quel est parmi nous l'effet du despotisme paternel? Le respect extérieur & une haine impuissante & secrète pour les pères. Quel a été & quel est chez toutes les nations l'effet du despotisme civil? La bassesse & l'extinction de toute vertu. S'il en est autrement à la Chine, on nous apprendra comment cette merveille s'y est opérée.

Voici ce qu'on dit..... *L'empereur sait qu'il règne sur une nation qui n'est attachée aux loix qu'autant qu'elles font son bonheur.....* Y a-t-il entre le Chinois & l'Européen quelque différence sur ce point?..... *L'empereur sait que s'il se livroit à la tyrannie, il s'exposeroit à tomber du trône.....* Est-ce que les histoires anciennes & modernes n'offrent pas des exemples de ce juste & terrible châtement? Qu'ont-ils produit? Dira-t-on que le Chinois souffre l'oppression plus impatiemment que l'Anglois ou le François, ou que la Chine n'a été, n'est, & ne sera jamais gouvernée que par des monarques accomplis? O révérence des tems passés & des contrées éloignées, combien tu nous fais dire de sottises! La clémence, la fermeté, l'application, les lumières, l'amour des peuples, la justice sont des qualités que la nature n'accorde, même séparées, qu'à des hommes rares; & il n'en est presque aucun en qui elles ne soient malheureusement plus ou moins affoiblies par la dangereuse jouissance du pouvoir suprême. La Chine seule aura donc échappé à cette malédiction qui a commencé avec toutes les autres sociétés, & qui durera autant qu'elles.

Assurément. *Car il y a à côté du trône un tribunal toujours subsistant, qui tient un compte fidèle & rigoureux des actions de l'empereur.....* Et ce tribunal n'existe-t-il pas dans toutes les contrées? Les souverains l'ignorent-ils? le redoutent-ils? le respectent-ils? La différence de notre tribunal à celui de la Chine, c'est que le nôtre, composé de la masse entière de la nation, est incorruptible, & que le tribunal Chinois n'est composé que d'un petit nombre de lettrés. O l'heureuse contrée que la Chine! O la contrée unique, où l'historiographe du prince n'est ni pusillanime, ni rampant, ni accessible à la séduction; & où le prince, qui peut faire couper la tête ou la main à son historiographe, pâlit d'effroi, lorsque celui-ci prend la plume! Il n'y eut jamais que les bons rois qui craignissent le jugement de leurs contemporains & le blâme de la postérité.

Aussi, les souverains de la Chine sont-ils bons, justes, fermes, éclairés..... Tous, sans exception? Il en est, je crois, du palais impérial de la Chine comme du palais du souverain de toutes les autres contrées. Il est un, au milieu de la multitude innombrable des habitations des sujets: c'est-à-dire, que pour une fois qu'il arrive au génie & à la vertu de tomber du ciel sur la demeure du maître, cent mille fois ils doivent tomber à côté. Mais cette loi de la nature n'a peut-être pas lieu à la Chine comme en Europe, où nous serions trop heureux si, après dix mauvais successeurs d'un bon roi, il en naissoit un qui lui ressemblât.

Mais l'autorité souveraine est limitée à la Chine..... Où ne l'est-elle pas? Comment, par qui est-elle limitée à la Chine? Si la barrière qui protège le peuple

n'est pas hérissée de lances, d'épées, de bayonnettes dirigées vers la poitrine ou la tête sacrée de l'empereur père & despote, nous craignons, mal-à-propos peut-être, mais nous craignons que cette barrière ne soit à la Chine qu'une grande toile d'araignée sur laquelle on auroit peint l'image de la justice & de la liberté, mais au travers de laquelle l'homme qui a de bons yeux aperçoit la tête hideuse du despote. Y a-t-il eu un grand nombre de tyrans déposés, emprisonnés, jugés, mis à mort? Voit-on sur la place publique un échaffaud sans cesse dégouttant du sang des souverains? Pourquoi cela n'est-il pas?

Pourquoi? *C'est que la Chine est revenue par une suite de révolutions à l'état dont les autres contrées se sont éloignées, au gouvernement patriarcal* Nous en demandons pardon à nos adversaires: mais le gouvernement patriarcal d'une contrée immense, d'une famille de deux cens millions d'individus, nous paroît une idée presque aussi creuse que celle d'une république de la moitié du monde connu. Le gouvernement républicain suppose une contrée assez étroite pour le prompt & facile concert des volontés; le gouvernement patriarcal, un petit peuple Nomade renfermé sous des tentes. La notion du gouvernement patriarcal de la Chine est une espèce de rêverie qui feroit sourire l'empereur & ses mandarins.

4°. *Les mandarins ne tenant point à des familles riches & puissantes, l'empire est en paix*..... Chose singulière! L'empire est en paix, & cela par la raison même qui devoit souvent le troubler; à moins que Richelieu ne fût un mauvais politique, lorsqu'il vouloit que les grandes places ne fussent pas accordées à des gens de rien qui ne tiennent qu'à leur devoir.

Ces hommes d'état n'excitent point de troubles: c'est un fait..... Et c'en est peut-être un encore qu'ils n'ont point de pauvres parens à protéger, point de flatteurs à combler de graces, point de mignons ou de maîtresses à enrichir: également supérieurs à la séduction & à l'erreur. Mais ce qui est très-incontestable, c'est que les magistrats ou chefs de la justice promènent eux-mêmes, sans pudeur, les marques de leur dégradation & de leur ignominie. Or, qu'est-ce qu'un magistrat portant sa bannière ou l'enseigne de son avilissement, sans en être moins fier? Qu'est-ce qu'un peuple chez lequel ce magistrat n'est pas moins honoré?

5°. Après le souverain & le mandarin se présente le lettré; & qu'est-ce que le lettré?..... C'est un homme élevé dans une doctrine qui inspire l'humanité; qui la prêche; qui prêche l'amour de l'ordre, la bienfaisance, le respect pour les loix; qui répand ces sentimens dans le peuple, & lui en montre l'utilité..... Et n'avons-nous pas dans nos écoles, dans nos chaires, parmi nos ecclésiastiques, nos magistrats & nos philosophes, des hommes qui ne le cèdent, je crois, aux lettrés, ni en lumières, ni en bonnes moeurs; qui exercent les mêmes fonctions, de vive voix & par écrit, dans la capitale, dans les grandes villes, dans les moindres cités, dans les bourgs & dans les hameaux. Si la sagesse d'une nation étoit proportionnée au nombre de ses docteurs, aucune ne seroit plus sage que la nôtre.

Nous avons parcouru les hautes classes de l'Empire. Descendons maintenant aux conditions inférieures, & jettons un coup-d'oeil sur les moeurs populaires.

6°. On a quelques ouvrages de moeurs traduits du Chinois. Qu'y voyons-nous? d'infâmes scélérats exerçant les fonctions de la police; l'innocent condamné, battu, fouetté, emprisonné; le coupable absous à prix d'argent, ou châtié si l'offensé est plus puissant: tous les vices de nos cités & de l'intérieur de nos maisons, avec un aspect plus hideux & plus dégoûtant.

7°. Mais rien ne peut donner des notions plus justes des moeurs populaires que l'éducation. Comment l'enfance est-elle formée à la Chine? On y contraint un enfant à rester assis des heures entières, immobile, en silence, les bras croisés sur la poitrine, dans l'état de méditation & de recueillement. Quel fruit espérer d'un exercice habituel aussi contraire à la nature? Un homme d'un bon sens ordinaire répondroit, la taciturnité, la finesse, la fausseté, l'hypocrisie, & tous ces vices accompagnés du sang-froid particulier au méchant. Il penseroit qu'à la Chine, la franchise, cette aimable franchise qui charme dans les enfans, cette naïve ingénuité qui se fane à mesure qu'ils avancent en âge, & qui concilie la confiance universelle au petit nombre de ceux qui ont le bonheur de la conserver, est étouffée dès le berceau.

8°. *Le code de la politesse chinoise est fort long.....* Un homme d'un bon sens ordinaire en concluroit qu'elle cesse d'être à la Chine l'expression simple & naturelle des égards & de la bienveillance; que ce n'est qu'une étiquette; & il regarderoit l'apparence cordiale de ces voituriers embourbés, qui s'agenouillent les uns devant les autres, s'embrassent, s'adressent les noms les plus tendres, & se secourent, comme une espèce de momerie d'usage chez un peuple cérémonieux.

9°. *Il y a un tribunal érigé contre les fautes dans les manières.....* Un homme d'un bon sens ordinaire soupçonneroit que la justice y est mieux administrée contre ces minutieux délits, que dans les tribunaux civils contre les grands forfaits; & il douteroit beaucoup que sous les entraves des rites, des cérémonies, des formalités, l'ame pût s'élever, le génie exercer son ressort. Il penseroit qu'un peuple cérémonieux ne peut être que petit; &, sans avoir vécu, ni à Peking, ni à Nankin, il prononceroit qu'il n'y a aucune contrée sur la terre où on se soucie moins de la vertu, & où l'on en ait plus les apparences.

10°. Tous ceux qui ont commercé avec les Chinois, conviennent unanimement que l'on ne sauroit trop prendre de précautions, si l'on ne veut pas en être dupé. Ils ne rougissent pas même de leur mauvaise foi.

Un Européen, arrivé pour la première fois dans l'empire, acheta des marchandises d'un Chinois, qui le trompa sur la qualité & sur le prix. Les marchandises avoient été portées à bord du vaisseau, & le marché étoit consommé: L'Européen se flatta que peut-être il toucheroit le Chinois par des représentations modérées, & il lui dit: Chinois, tu m'as vendu de mauvaises marchandises...Cela se peut, lui répondit le Chinois, mais il faut payer...Tu as blessé les loix de la justice, & abusé de ma confiance...Cela se peut, mais il faut payer.....Mais tu n'es donc qu'un fripon, un malheureux? Cela se peut, mais il faut payer..... Quelle opinion veux-tu donc que je remporte dans mon pays de ces Chinois si renommés par leur sagesse? Je dirai que vous n'êtes que de la canaille.....Cela se peut, mais il faut payer..... L'Européen, après

avoir renchéri sur ces injures de toutes celles que la fureur lui dicta, sans en avoir arraché que ces mots froids & froidement prononcés: *Cela se peut, mais il faut payer*, délia sa bourse & paya. Alors le Chinois prenant son argent lui dit: Européen, au lieu de tempêter comme tu viens de faire, ne valoit-il pas mieux te taire, & commencer par où tu as fini? car qu'y as-tu gagné?

Le Chinois n'a donc pas même un reste de pudeur commune à tous les fripons qui veulent bien l'être, mais qui ne souffrent pas qu'on le leur dise. Il est donc parvenu au dernier degré de la dépravation. Et qu'on n' imagine pas que ce soit ici un exemple particulier. Ce flegme est l'effet naturel de cette réserve qu'inspire l'éducation chinoise.

Et qu'on ne m'objecte pas que les Chinois observent entre eux une fidélité dont ils se croient dispensés avec l'étranger. Cela n'est pas, parce que cela ne peut être. On n'est pas alternativement honnête & malhonnête. Celui qui s'est fait l'habitude de tromper l'étranger, est trop souvent exposé à la tentation de tromper ses concitoyens, pour y résister constamment.

11°. Mais à vous entendre, me dira-t-on, la Chine est presque une contrée barbare... C'est pis encore. Le Chinois, à demi civilisé, est à nos yeux un barbare à prétentions, un peuple profondément corrompu, condition plus malheureuse que la barbarie pure & naturelle. Le germe de la vertu peut se développer dans le barbare, par un enchaînement de circonstances favorables; mais nous n'en connoissons pas, nous n'en imaginons point qui puissent rendre ce grand service au Chinois, en qui ce germe est, non pas étouffé, mais totalement détruit. Ajoutez à la dépravation & à l'ignorance de ce peuple la vanité la plus ridicule. Ne dit-il pas qu'*il a deux yeux, que nous n'en avons qu'un, & que le reste de la terre est aveugle?* Ce préjugé, l'excessive population, l'indifférence pour les souverains, qui peut-être en est une suite, l'attachement opiniâtre à ses usages, la loi qui lui défend de sortir de son pays: toutes ces raisons doivent le fixer pendant une suite indéfinie de siècles dans son état actuel. Apprend-on quelque chose à celui qui croit tout savoir, ou qui méprise ce qu'il ignore? Comment enseigner la sagesse à celui qui s'estime le seul sage? Comment perfectionner celui qui se tient pour parfait? Nous osons le prédire, le Chinois ne s'améliorera, ni par la guerre, ni par la peste, ni par la famine, ni par la tyrannie plus insupportable, & par cette raison même plus propre que tous les fléaux réunis à régénérer leur nation en l'accablant.

12°. Nous ignorons si les autres peuples de l'Univers servent beaucoup aux Chinois, mais à quoi les Chinois sont-ils bons pour le reste de la terre? Il semble que leurs panégyristes aient affecté de leur donner une grandeur colossale, & de nous réduire à la petite stature du pygmée. Nous nous sommes occupés, nous, à les montrer tels qu'ils sont; & jusqu'à ce qu'on nous apporte de Pekin des ouvrages de philosophie supérieurs à ceux de Descartes & de Locke; des traités de mathématiques à placer à côté de ceux de Newton, de Leibnitz & de leurs successeurs; des morceaux de poésie, d'éloquence, de littérature, d'érudition que nos grands écrivains daignent lire, & dont ils soient forcés d'avouer la profondeur, la grace, le goût & la finesse; des

discours sur la morale, la politique, la législation, la finance & le commerce, où il y ait une ligne nouvelle pour nos bons esprits; des vases, des statues, des tableaux, de la musique, des plans d'architecture qui puissent arrêter les regards de nos artistes; des instrumens de physique, des machines où notre infériorité soit bien démontrée: jusqu'alors nous rendrons au Chinois son propos, & nous lui dirons qu'il a peut-être un oeil, que nous en avons deux; & nous nous garderons bien d'insulter aux autres nations que nous avons laissées en arrière, & qui sont peut-être destinées à nous devancer un jour. Qu'est-ce que ce Confucius dont on parle tant, si on le compare à Sidney & à Montesquieu?

13°. *La nation Chinoise est la plus laborieuse que l'on connoisse...* Nous n'en doutons pas. Il faut bien qu'elle travaille, & qu'après avoir travaillé elle travaille encore. N'y est-elle pas condamnée par la disproportion du produit de ses champs avec le nombre de ses habitans? d'où l'on voit que cette population tant vantée a des limites au-delà desquelles c'est un fléau qui ôte à l'homme le tems du repos, l'entraîne à des actions atroces, & détruit dans son ame l'honneur, la délicatesse, la morale, & même le sentiment d'humanité.

14°. Et l'on ose s'opiniâtrer, après ce que l'on vient d'entendre, à appeller la nation Chinoise *un peuple de sages!*.... Un peuple de sages, chez lequel on expose, on étouffe les enfans; où la plus infâme des débauches est commune; où l'on mutile l'homme; où l'on ne sait, ni prévenir, ni châtier les forfaits occasionnés par la disette; où le commerçant trompe l'étranger & le citoyen; où la connoissance de la langue est le dernier terme de la science; où l'on garde depuis des siècles un idiome & une écriture à peine suffisans au commerce de la vie; où les inspecteurs des moeurs sont sans honneur & sans probité; où la justice est d'une vénalité sans exemple chez les peuples les plus dépravés; où le législateur, au nom duquel les fronts s'inclinent, ne mériteroit pas d'être lu, si l'on n'excusoit la pauvreté de ses écrits par l'ignorance du tems où il a vécu; où, depuis l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets, ce n'est qu'une longue chaîne d'êtres rapaces, qui se dévorent, & où le souverain ne laisse engraisser quelques-uns de ces intermédiaires que pour les sucer à son tour, & pour obtenir, avec la dépouille du concussionnaire, le titre de vengeur du peuple.

15°. S'il est vrai, comme nous n'en doutons point, qu'à la Chine ce qui ne peut être partagé, comme la mer, les fleuves, les canaux, la navigation, la pêche, la chasse, est à tous; c'est un ordre de chose fort raisonnable. Mais un peuple si nombreux pouvoit-il patiemment abandonner ses moissons à la pâture des animaux? Et si les hautes conditions s'étoient arrogé une jouissance exclusive des forêts & des eaux, ne s'en seroit-il pas suivi une prompte & juste vengeance? Tâchons de ne pas confondre les loix de la nécessité avec les institutions de la sagesse.

16°. Les Chinois n'ont-ils pas des moines plus intrigans, plus dissolus, plus oisifs & plus nombreux que les nôtres? Des moines! des sangsues dans une contrée où le travail le plus opiniâtre fournit à peine la subsistance! *Le gouvernement les méprise.* Dites plutôt qu'il les craint, & que le peuple les révère.

17°. Il seroit peut-être très-avantageux que dans toutes les régions, ainsi qu'on l'assure de la Chine, l'administration ne fût attachée à aucun dogme, à aucune secte, à aucun culte religieux. Cependant cette tolérance ne s'étend qu'aux religions anciennement établies dans l'empire. Le Christianisme y a été proscrit, soit que le fond mystérieux de sa doctrine ait révolté des esprits bornés; soit que les intrigues de ceux qui la prêchoient aient alarmé un gouvernement ombrageux.

18°. A la Chine, le mérite d'un fils confère la noblesse à son père, & cette prérogative finit avec lui. On ne peut qu'applaudir à cette institution. Cependant la noblesse héréditaire a aussi ses avantages. Quel est le descendant assez vil pour ne pas sentir le fardeau d'un nom imposant, pour ne pas s'efforcer d'y répondre? Dégradons le noble indigne de ses ancêtres, & sur ce point nous serons aussi sages que le Chinois.

19°. Nous ne demandons pas mieux que de louer. Aussi reconnoissons-nous volontiers de la prudence dans la manière dont les Chinois punissent la négligence à payer le tribut. Au lieu d'installer dans les foyers du débiteur des satellites qui se jettent sur son lit, sur ses ustensiles, sur ses meubles, sur ses bestiaux, sur sa personne; au lieu de le traîner dans une prison ou de le laisser sans pain étendu sur la paille dans sa chaumière dépouillée; il vaut mieux, sans doute, le condamner à nourrir le pauvre. Mais celui qui concluroit de cet excellent usage la sagesse de la Chine, ne seroit-il pas aussi mauvais logicien que celui qui, d'après le nôtre, nous jugeroit barbares? On affoiblit, autant qu'on peut, les reproches que mérite la nation Chinoise; on relève cette contrée pour humilier les nôtres. On n'en vient pas jusqu'à dire que nous sommes fous; mais on prononce, sans hésiter, que c'est à la Chine qu'habite la sagesse, & l'on ajoute tout de suite que, par le dernier dénombrement, il y avoit environ soixante millions d'hommes en état de porter les armes. Apologistes insensés de la Chine, vous écoutez-vous? Concevez-vous bien ce que c'est que deux cens millions d'individus entassés les uns sur les autres? Croyez-moi, ou diminuez de la moitié, des trois quarts cette épouvantable population; ou si vous persistez à y croire, convenez, d'après le bon sens qui est en vous, d'après l'expérience qui est sous vos yeux, qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir, ni police, ni moeurs à la Chine.

20°. *Le Chinois aime la génération à naître comme la génération vivante.....* Cela est impossible. Enfants, amis du merveilleux, jusques à quand vous bercera-t-on de pareils contes? Tout peuple obligé de lutter sans cesse contre les besoins, ne sauroit penser qu'au moment; & sans les honneurs rendus publiquement aux ancêtres, cérémonies qui doivent réveiller & entretenir dans les esprits quelque foible idée qui s'étende au-delà du tombeau, il faudroit tenir pour démontré que, s'il y a un coin de la terre où le sentiment de l'immortalité & le respect de la postérité soient des mots vuides de sens, c'est à la Chine. On ne s'apperçoit pas qu'on porte tout à l'extrême, & qu'il résulte de ces opinions outrées des contradictions palpables; qu'une excessive population est incompatible avec de bonnes moeurs, & qu'on décore une multitude dépravée des vertus de quelques rares personnages.

Lecteur, on vient de soumettre à vos lumières les argumens des partisans & des détracteurs de la Chine. C'est à vous de prononcer. Et qui sommes-nous, pour aspirer à l'ambition de diriger vos arrêts? S'il nous étoit permis d'avoir une opinion, nous dirions que, quoique les deux systèmes soient appuyés sur des témoignages respectables, ces autorités n'ont pas le grand caractère qu'exigeroit une foi entière. Peut-être, pour se décider, faudroit-il attendre qu'il fût permis à des hommes désintéressés, judicieux, & profondément versés dans l'écriture & dans la langue, de faire un long séjour à la Cour de Pekin, de parcourir les provinces, d'habiter les campagnes, & de conférer librement avec les Chinois de toutes les conditions.

Quel que fût l'état de la Chine lorsque les Portugais y abordèrent, comme ils ne se proposoient que d'en tirer des richesses & d'y répandre leur religion, ils auroient vu dans cette contrée le meilleur des gouvernemens, qu'ils n'auroient pas profité de sa sagesse. Thomas Perès, leur ambassadeur, trouva la cour de Pekin disposée en faveur de sa nation, dont la gloire remplissoit l'Asie. Elle avoit l'estime des Chinois; & la conduite de Ferdinand d'Andreade, qui commandoit l'escadre Portugaise, devoit encore augmenter cette estime. Il parcourut les côtes de la Chine; il y fit le commerce. Lorsqu'il voulut partir, il fit publier dans les ports où il avoit relâché, que si quelqu'un avoit à se plaindre des Portugais, il eût à le déclarer pour en obtenir satisfaction. Les ports de la Chine alloient leur être ouverts; Thomas Perès alloit conclure un traité, lorsque Simon d'Andreade, frère de Ferdinand, parut sur les côtes avec une nouvelle escadre. Celui-ci traita les Chinois, comme, depuis quelque tems, les Portugais traitoient tous les peuples de l'Asie. Il bâtit, sans permission, un fort dans l'isle de Taman, & delà il se mit à piller ou à rançonner tous les vaisseaux qui sortoient des ports de la Chine, ou qui vouloient y entrer. Il enleva des filles sur la côte; il fit des Chinois esclaves; il se livra au brigandage le plus effréné & à la plus honteuse dissolution. Ses matelots & ses soldats suivirent son exemple. Les Chinois irrités équipèrent une flotte nombreuse: les Portugais se défendirent vaillamment, & s'échappèrent en se faisant jour à travers les vaisseaux ennemis. L'empereur fit mettre Thomas Perès en prison, où il mourut; & la nation Portugaise fut exclue de la Chine pendant quelques années. Dans la suite, les Chinois s'adoucirent; & il fut permis aux Portugais de faire le commerce dans le port de Sanciam. Ils y apportoient de l'or qu'ils tiroient d'Afrique, des épiceries qu'ils prenoient aux Moluques, des dents d'éléphant & des pierreries de l'isle de Ceylan. Ils exportoient en échange des étoffes de soie de toute espèce, des porcelaines, des vernis, des plantes médecinales, & le thé, qui, depuis, est devenu si nécessaire en Europe aux nations du Nord.

Les Portugais se contentoient des loges & des comptoirs qu'ils avoient à Sanciam, & de la liberté que le gouvernement de la Chine accordoit à leur commerce; lorsqu'il s'offrit une occasion de se procurer un établissement plus solide & moins dépendant des mandarins, qui commandoient sur la côte.

Un pirate nommé Tchang-si-lao, devenu puissant par ses brigandages, s'étoit emparé de la petite isle de Macao, d'où il tenoit bloqués les ports de la Chine. Il fit même le siège de Canton. Les mandarins des environs eurent recours aux Portugais,

qui avoient des vaisseaux à Sanciam; ils accoururent au secours de Canton, & ils en firent lever le siège. Ils remportèrent une victoire complète sur le pirate, qu'ils poursuivirent jusque dans Macao, où il se tua.

L'empereur de la Chine, informé du service que les Portugais venoient de lui rendre, en eut de la reconnaissance, & leur fit présent de Macao. Ils acceptèrent cette grace avec joie, & ils bâtirent une ville qui devint florissante. Cette place fut avantageuse au commerce qu'ils firent bientôt dans le Japon.

XXII. Arrivée des Portugais au Japon. Religion, moeurs, gouvernement de ces isles.

Ce fut en 1542, qu'une tempête jetta, comme par bonheur, un vaisseau Portugais sur les côtes de ces isles fameuses. Ceux qui le montoient furent accueillis favorablement. On leur donna tout ce qu'il falloit pour se rafraîchir & se radouber. Arrivés à Goa, ils rendirent compte de ce qu'ils avoient vu; & ils apprirent au vice-roi, qu'une nouvelle contrée fort riche & fort peuplée, s'offroit au zèle des missionnaires, à l'industrie des négocians. Les uns & les autres prirent la route du Japon.

Ils trouvèrent un grand empire, peut-être le plus ancien du monde, après celui de la Chine. Ses annales sont mêlées de beaucoup de fables: mais il paroît démontré qu'en 660, Sin-Mu fonda la monarchie qui s'est depuis perpétuée dans la même famille. Ces souverains, nommés Daïris, étoient à la fois les rois, les pontifes de la nation; & la réunion de ces deux pouvoirs, mettoit dans leurs mains tous les ressorts de l'autorité suprême. Les Daïris étoient des personnes sacrées, les descendans, les représentans des dieux. La plus légère désobéissance à la moindre de leurs loix, étoit regardée comme un crime digne des plus grands supplices. Le coupable même n'étoit pas puni seul. On enveloppoit dans son châtimement sa famille entière.

Vers le onzième siècle, ces princes plus jaloux, sans doute, des douces prérogatives du sacerdoce, que des droits pénibles de la royauté, partagèrent l'état en plusieurs gouvernemens, dont l'administration politique fut confiée à de grands seigneurs, connus par leurs lumières & par leur sagesse.

Le pouvoir illimité des Daïris souffrit de ce changement. Ils laissèrent flotter, comme au hasard, les rênes de l'empire. Leurs lieutenans, dont l'ambition étoit inquiète & clair-voyante, trouvèrent dans cette indolence, le germe de mille révolutions. Peu-à-peu on les vit se relâcher de l'obéissance qu'ils avoient jurée. Ils se firent la guerre entre eux; ils la firent à leur chef. Une indépendance entière fut le fruit de ces mouvemens. Tel étoit l'état du Japon, lorsqu'il fut découvert par les Portugais.

Les grandes isles qui composent cet empire, placées sous un ciel orageux, environnées de tempêtes, agitées par des volcans, sujettes à ces grands accidens de la nature qui impriment la terreur, étoient remplies d'un peuple que la superstition dominoit. Elle s'y divise en plusieurs sectes.

Celle du Sintos est la religion du pays, l'ancienne religion. Elle reconnoit un être suprême, l'immortalité de l'ame; & elle rend un culte à une multitude de dieux, de saints ou de camis, c'est-à-dire, aux ames des grands hommes qui ont servi ou illustré la patrie. C'est par l'empire de cette religion, que le Daïri, grandprêtre des dieux dont il étoit issu, avoit long-tems régné sur ses sujets avec tout le despotisme que la superstition exerce sur les ames. Mais empereur & grand-pontife, il avoit du moins rendu la religion utile à ses peuples; ce qui n'est pas impossible dans les états où le sacerdoce est uni à l'empire.

On ne voit pas que la secte du Sintos ait eu la manie d'ériger en crimes, des actions innocentes par elles-mêmes; manie si dangereuse pour les moeurs. Loin de répandre ce fanatisme sombre, & cette crainte des dieux, qu'on trouve dans presque toutes les religions; le Sintos avoit travaillé à prévenir ou à calmer cette maladie de l'imagination, par des fêtes qu'on célébroit trois fois chaque mois. Elles étoient consacrées à visiter ses amis, à passer avec eux la journée en festins, en réjouissances. Les prêtres du Sintos disoient que les plaisirs innocens des hommes, étoient agréables à la divinité; que la meilleure manière d'honorer les camis, c'étoit d'imiter leurs vertus, & de jouir, dès ce monde, du bonheur dont ils jouissent dans l'autre. Conformément à cette opinion, les Japonois, après avoir fait la prière dans des temples, toujours situés au milieu d'agréables bocages, alloient chez des courtisanes qui habitoient des maisons ordinairement bâties dans ces lieux consacrés à la dévotion & à l'amour. Ces femmes étoient des religieuses, soumises à un ordre de moines, qui retiroient une partie de l'argent qu'elles avoient gagné par ce pieux abandon d'elles-mêmes, au voeu le plus sacré de la nature.

Dans toutes les religions, les femmes ont influé sur le culte, comme prêtresses ou comme victimes des dieux. La constitution physique de leur sexe, les expose à des infirmités singulières, dont les causes & les accidens ont quelque chose d'inexplicable & de merveilleux. Dès-lors, c'est par elles, c'est en elles que s'opèrent ces prodiges, dont leur foiblesse & leur vanité se repaissent, & que l'ascendant de leurs charmes ne tarde pas à faire adopter aux hommes, doublement fascinés par l'ignorance & par l'amour. Les imposteurs ont toujours profité de ces dispositions, pour étayer leur puissance sur la foiblesse des femmes pour le merveilleux, sur la foiblesse des hommes pour les femmes. Les extases, les apparitions, les frayeurs & les ravissements; toutes les sortes de convulsions appartiennent à la sensibilité du genre nerveux. Comme c'est sur-tout après la puberté, que les spasmes & les vapeurs se manifestent; le célibat est très-propre à les entretenir dans le sexe le plus susceptible de ces symptômes. Aussi la virginité fut-elle de tout tems convenable à la religion. La dévotion s'empare aisément d'un jeune coeur qui n'a point encore d'autre amour. Toutes les personnes nubiles, en qui les visions se sont manifestées, ont prétendu ne connoître point d'hommes. Elles en ont été plus respectées par les deux sexes. Les peuples sauvages ont des magiciennes; les barbares Gaulois ont eu des druidesses; les Romains des vestales; & le Midi de l'Europe se glorifie encore d'avoir des religieuses. Chez les sauvages, ce sont les vieilles femmes qui deviennent les nourrices de la

superstition, quand elles ne sont plus bonnes à rien. Chez les peuples demi-civilisés ou tout-à-fait policés, c'est la jeunesse & la beauté qui servent d'instrument & de soutien au culte religieux, en s'y dévouant par un sacrifice public & solennel. Mais combien ce dévouement, même volontaire, outrage la raison, l'humanité & la religion!

Quoi qu'il en soit des raisons, soit religieuses ou politiques, qui ont introduit & cimenté le célibat monastique en Europe; on ne doit pas du moins juger avec rigueur les institutions contraires, que le climat a dû sans doute établir en des régions où le ciel & le sol parlent si puissamment en faveur du vœu le plus ardent de la nature. Si c'est une vertu sous la Zone Tempérée, d'étouffer les desirs qui portent les deux sexes à s'aimer, à s'unir; céder à ce penchant, est un devoir plus cher & plus sacré, sous le climat brûlant du Japon.

Dans les pays où la religion ne peut réprimer l'amour, il y a peut-être de la sagesse à le changer en culte. Quel sujet de reconnaissance envers l'être des êtres, que d'attendre & de recevoir, comme un présent de sa main, le premier objet par qui l'on goûte une nouvelle vie; l'épouse ou l'époux qu'on doit chérir; les enfans, gages d'un bonheur qu'ils sentiront à leur tour! Que de biens dont la religion pourroit faire des vertus & les récompenses de la vertu; mais qu'elle profane & dénature, quand elle les représente comme un sentier de crimes, de malheurs & de peines! Oh que les hommes se sont éloignés des fondemens de la morale, en s'écartant des premiers sentimens de la nature! Ils ont cherché les liens de la société dans des erreurs périssables & funestes. Si l'homme avoit besoin d'illusions pour vivre en paix avec l'homme, que ne les prenoit-il dans les plus délicieux penchans de son coeur? Quel moraliste, quel législateur sublime saura trouver, dans les besoins qui tendent à la conservation, à la reproduction de l'espèce, les moyens les plus sûrs de multiplier les individus & de les rendre heureux? Qu'il faut plaindre les ames froides, insensibles, malheureuses & dures, à qui ces sentimens, ces vœux d'un coeur honnête, paroîtroient un délire ou même un attentat!

Tels sont les Budsoïstes, autre secte du Japon, dont Buds fut le fondateur. Quoiqu'ils professent à-peu-près les dogmes du Sintos, ils ont espéré l'emporter sur cette religion, par une morale plus sévère. Les Budsoïstes adorent, outre la divinité des Sintoïstes, un Amida, sorte de médiateur entre Dieu & les hommes; des divinités médiatrices entre les hommes & leur Amida. C'est par la multitude de ses préceptes, par l'excès de son austérité, par les bizarreries de ses pratiques & de ses mortifications, que cette religion a cru mériter la préférence sur la plus ancienne.

L'esprit du Budsoïsme est terrible. Il n'inspire que pénitence, crainte excessive, rigorisme cruel. C'est le fanatisme le plus affreux. Les moines de cette religion persuadent à leurs dévots, de passer une partie de leur vie dans les supplices, pour expier des fautes imaginaires. Ils leur infligent eux-mêmes la plupart de ces punitions, avec un despotisme & une cruauté, dont les inquisiteurs d'Espagne pourroient nous retracer l'idée; si ceux-ci n'avoient mieux aimé s'ériger en juges des crimes & des peines dont ils ont été les inventeurs, que d'être les bourreaux des

victimes volontaires de la superstition. Les moines Budsoïstes tiennent continuellement l'esprit de leurs sectateurs dans un état violent de remords & d'expiations. Leur religion est si surchargée de préceptes, qu'il est impossible de les accomplir. Elle peint les dieux toujours avides de vengeance, & toujours offensés.

On peut s'imaginer quels effets une si horrible superstition dut opérer sur le caractère du peuple, & à quel degré d'atrocité elle l'a conduit. Les lumières d'une saine morale, un peu de philosophie, une éducation sage, auroient pu servir de remède à ces loix, à ce gouvernement, à cette religion, qui concouroient à rendre l'homme plus féroce dans la société des hommes, qu'il ne l'eût été dans les bois parmi les monstres des déserts.

A la Chine, on met entre les mains des enfans, des livres didactiques, qui les instruisent en détail de leurs devoirs, & qui leur démontrent les avantages de la vertu: aux enfans Japonois, on fait apprendre par coeur des poèmes, où sont célébrées les vertus de leurs ancêtres, où l'on inspire le mépris de la vie & le courage du suicide. Ces chants, ces poèmes, qu'on dit pleins d'énergie & de grace, enfantent l'enthousiasme. L'éducation des Chinois règle l'ame, la dispose à l'ordre: celle des Japonois l'enflamme & la porte à l'héroïsme. On les conduit toute leur vie par le sentiment, & les Chinois par la raison & les usages. Tandis que le Chinois, ne cherchant que la vérité dans ses livres, se contente du bonheur qui naît de la tranquillité; le Japonois, avide de jouissances, aime mieux souffrir que de ne rien sentir. Il semble qu'en général les Chinois tendent à prévenir la violence & l'impétuosité de l'ame; les Japonois, son engourdissement & sa foiblesse.

Un tel caractère devoit rendre ce peuple avide de nouveautés. Aussi les Portugais furent-ils reçus avec le plus vif empressement. Tous les ports leur furent ouverts. Chacun des petits rois du pays chercha à les attirer dans ses états. On se disputoit à qui leur feroit plus d'avantages, à qui leur accorderoit plus de privilèges, à qui leur donneroit plus de facilités. Ces négocians firent un commerce immense. Ils transportoient au Japon les marchandises de l'Inde qu'ils tiroient de différens marchés; & celles de Portugal auxquelles Macao servoit d'entrepôt. Le Daïri; les usurpateurs de ses droits souverains; les grands de l'empire; la nation entière: tout faisoit une consommation prodigieuse des productions d'Europe & d'Asie. Mais avec quoi les payoit-on?

Le terrain du Japon est en général montueux, pierreux, & peu fertile. Ce qu'il donne de riz, d'orge & de froment, les seuls grains auxquels il soit propre, ne suffit pas à la prodigieuse population qui le couvre. Les hommes, malgré leur activité, leur intelligence, leur frugalité, seroient réduits à mourir de faim, sans les ressources d'une mer extrêmement poissonneuse. L'empire ne fournit aucune production qui puisse être exportée. Il ne peut même donner en échange aucun des arts de ses ateliers, si l'on en excepte ses ouvrages d'acier, les plus parfaits que l'on connoisse.

Ce n'étoit qu'avec le secours de ses mines d'or, d'argent, de cuivre, les plus riches de l'Asie, & peut-être du monde entier, que le Japon pouvoit soutenir toutes ses dépenses. Les Portugais emportoient tous les ans de ces métaux, pour quatorze à

quinze millions de livres. Ils épousoient d'ailleurs les plus riches héritières du pays,
& s'allioient aux familles les plus puissantes.